

QUESTIONS ACTUELLES SUR LE NARCISSISME

Stéphane Thibierge

En préparant ce travail sur le narcissisme, et puis en écoutant ce que les collègues ont évoqué depuis ce matin, je me suis posé la question pour mon propre compte et aussi au titre de ma contribution à notre travail : qu'est-ce que nomme, qu'est-ce que désigne comme difficulté le narcissisme ? Puisqu'à l'évidence ce terme est là, dans ces moments où Freud l'élabore dans son grand article, pour éclairer une difficulté. Et une grande difficulté, étant donné nos embarras là-dessus, puisque depuis ce matin on entend bien que ce n'est pas simple.

Je vous proposerai de le dire de la façon suivante : le narcissisme nomme la difficulté de notre rencontre – quand je dis « notre rencontre », nous parlons de quoi ? Nous parlons d'un corps de jouissance, c'est ça un enfant, un nouveau-né : un corps qui jouit et qui est pris complètement dans le champ de ce que nous appelons l'Autre avec un grand A, il y est pris de part en part, ce corps de jouissance. Je vous propose donc, je propose à votre appréciation de dire que le narcissisme nomme ce qui fait la rencontre de ce corps — notre rencontre, à chacun d'entre nous, individuellement — ce qui fait la rencontre de ce corps avec le Un. Le Un, c'est-à-dire ce qui va se passer, ce qui va s'effectuer dans ce moment que Lacan a assez génialement mis au jour, de l'identification spéculaire, autrement dit ce qu'il a appelé le stade ou la phase du miroir.

Il y a là une rencontre qui s'effectue avec le Un — rencontre heureuse ou malheureuse ? A en juger par les effets, on ne peut pas la qualifier de franchement heureuse, même si elle est diversement malheureuse — en tout cas, elle nous plonge dans les difficultés, me semble-t-il, qui sont liées par ce terme, dont Christian Fierens évoquait la valeur de concept. Je ne sais pas si c'est un concept, le narcissisme, en tout cas c'est un terme qui note une difficulté, et qui grâce à Freud la note de façon, comme toujours avec Freud, en rendant compte de la difficulté avec une honnêteté impressionnante et du génie aussi. Pourtant c'est un texte difficile, et je peux le dire aussi, je trouve que ça mérite d'être souligné, à quel point Lacan vient ici nous aider, sur cette difficulté de notre rencontre avec le Un et ses conséquences, ses conséquences diversement malheureuses, parce que c'est rare qu'elles soient heureuses, sauf dans l'élation peut-être, ce qui n'est pas ce qu'on peut souhaiter de mieux.

Le narcissisme, vous savez que ça désigne — c'est très bien noté dans le texte de Freud — ça désigne la difficulté de rendre compte à partir de la jouissance du corps, de la jouissance de corps que j'évoquais en commençant, que Freud n'évoque pas dans ces termes-là, mais ce qu'il en dit est très proche, il parle d'auto-érotisme, ce n'est pas tout-à-fait la même chose, mais ça n'en est pas loin. A partir, donc, de cette jouissance de corps initiale pour tout parlêtre, il y a une difficulté, dit Freud, de rendre compte à partir de là de la formation d'une polarisation que va investir la libido, dans les termes de Freud, c'est-à-dire qui va être investie d'un désir, polarisation donc investie finalement, de quelque chose que Freud désigne comme le moi.

Et Freud dit bien qu'entre cette jouissance du corps, première, initiale, et le moi, nous ne voyons pas, nous ne distinguons pas le lien, il y a un missing link, nous ne distinguons pas comment se forme ce qu'on appelle le moi. Il y a une réelle difficulté. Et Freud, comme vous le savez dans ce texte, il prend comme guide, notamment, les faits de la psychose et ce qu'il appelle les paraphrénies, les schizophrénies. Il prend ça comme guide dans cette recherche éminemment difficile, parce que Freud le dit : d'où ça sort le moi ? Dieu sait qu'il en a fait usage dans son élaboration, mais d'où ça sort, comment ça se met en place ?

Ce missing link, Lacan va en rendre compte très explicitement dans ce texte remarquable à beaucoup d'égards, plus je le lis et plus je trouve qu'il vaut d'être remarqué, travaillé, retravaillé, même si bien sûr on ne va pas résumer l'enseignement de Lacan à ça, mais ça c'est déjà quelque chose

de grande portée. Alors évidemment comme c'est fabriqué, comme c'est écrit, le stade du miroir, dans un style qui est le style académique de la communication scientifique, c'est un des textes dans lesquels Lacan a le plus sacrifié à ce style-là, donc on est un peu habitué à le considérer comme quelque chose de, justement, de l'ordre du scientifique, de l'acquis, voilà c'est le côté « on n'y revient pas, c'est acquis », et je pense qu'on pourrait y revenir davantage. En tout cas, Lacan montre comment rendre compte du moi, de sa formation, de sa rencontre comme ça avec l'enfant. Rendre compte de ça, du moi, autrement dit de l'image du corps, du moi idéal dira Lacan, et comment rendre compte aussi de ce que peut représenter, ce en quoi peut consister un rapport narcissique au réel. Ça nous intéresse quand même d'essayer de le préciser : qu'est ce que c'est qu'un rapport qu'on peut qualifier de narcissique au réel ?

Lacan là-dessus nous aide beaucoup. C'est un rapport dans lequel — là-dessus il est tout à fait formel, à ce moment là de son enseignement, et puis après encore — c'est un rapport dans lequel il n'y a pas de place pour l'autre, pour ce qu'on appelle « autrui », pour un autre. C'est ça un rapport narcissique au réel. C'est figé. Excusez-moi si j'exagère ou si je pousse le trait un peu, mais aujourd'hui il a été parfois question dans ce qu'ont apporté les différents collègues, d'une sorte de point d'équilibre entre ce qui serait du côté de l'objet, et ce qui serait du côté du moi. Mais ce que remarque, ce que note Lacan du stade du miroir, c'est ceci : c'est un temps qui n'est aucun point d'équilibre, c'est-à-dire c'est un temps qui est toujours trop anticipé du côté de l'autre, soit pas assez, et resté gelé en quelque sorte, dans un transitivityisme absolument fermé à la dimension de l'autre. Il n'y a pas d'équilibration de ça, j'y reviendrai peut-être en fin de mon propos. Il n'y a pas de point d'équilibration, nous avons tous affaire à ces difficultés-là. Si elles trouvaient un point d'équilibre on serait quand même drôlement contents parce que ça résoudrait beaucoup de nos difficultés, justement, dans la question du rapport à l'autre. Il n'y a pas de point d'équilibration, et c'est justement une grande partie de la difficulté.

En tout cas notre rencontre avec le Un, autrement dit la question du narcissisme, passe nécessairement, même si elle ne s'arrête pas forcément là, mais elle passe nécessairement par un temps qui est un temps de transitivityisme pur, dans lequel prend place cette fameuse reconnaissance de l'enfant, qui jubile, qui est émerveillé, etc. Dans ce temps de transitivityisme, comme vous le savez, l'enfant reçoit son image dans une extériorité de pure altérité en quelque sorte, il la reçoit comme autre. C'est justement pour ça que ça

prend une valeur transitiviste très marquée. Lacan remarque, je crois que c'est un point extrêmement important, que dans l'état de morcellement où se trouve l'enfant, dans cet état difficile de détresse, cette unité spéculaire que l'enfant rencontre comme autre, vient ajouter, dit Lacan, ça vient ajouter au malaise et au morcellement de l'enfant, ça vient ajouter encore plus de malaise du fait de l'irruption d'une nouvelle tendance étrangère qui est celle de son unité. Ça vient donc encore rajouter au malaise.

Alors comment est-ce qu'on se sort de là ? On ne s'en sort pas facilement. On s'en sort parce qu'on est dans une structure qui est dès le début, ça a été évoqué, immergée dans la dimension de l'Autre, c'est-à-dire du langage, c'est-à-dire une structure de représentation. Du coup ce moment de la rencontre avec le Un, ce moment de narcissisme, et ce champ du narcissisme, n'est pas limité à des coordonnées qui seraient réelles, celles du corps, ce corps de jouissance, et imaginaires, celles du registre de l'image. Il y a aussi ce que nous appelons des coordonnées symboliques.

Ces coordonnées symboliques, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que l'enfant est immergé dans l'élément de l'Autre, du grand Autre, c'est-à-dire un élément de langage. Du coup va pouvoir s'introduire, dans les cas qu'il serait excessif d'appeler « normaux », comment le dire ? Disons dans les cas où ne prédomine pas complètement l'antinomie spéculaire, va pouvoir s'introduire donc, du fait de cette immersion dans l'Autre, le jeu d'un objet qui va venir en position tierce en quelque sorte, par rapport à cette opposition irréductible entre le corps réel et son image spéculaire — cette opposition et ce transitivisme. Ce sont ces coordonnées symboliques que Lacan désignera comme la constellation de l'Idéal du moi par opposition à la forme du moi idéal, et ce sont ces coordonnées symboliques qui supposent aussi la mise en place d'un refoulement, c'est-à-dire une soustraction de cette jouissance initiale que j'évoquais en commençant.

Ce sont donc ces coordonnées symboliques qui rendent possible un rapport qui ne soit pas entièrement paranoïaque au Un. Sinon effectivement — c'est une question que je connais un peu, elle m'a intéressé depuis longtemps — sinon nous avons affaire par exemple à ces syndromes de fausses reconnaissances psychotiques sur lesquels je ne reviens pas ici, je les ai suffisamment évoqués ailleurs, ces syndromes cliniquement très parlants sur le transitivisme et sur ce qui échoue à passer au lieu de l'Autre, en rendant du coup continu, on peut le dire comme ça, le champ de l'image et le champ du symbolique. Avec le nom et l'image qui se disjoignent, ou aussi bien qui

se recouvrent, de la façon que j'ai pu évoquer dans ce que j'ai pu produire là dessus il y a déjà un moment.

Donc c'est l'introduction de cette dimension tierce de l'objet, qui est un objet mis en place par le refoulement, donc conséquence de l'immersion dans le champ du langage, dans le grand Autre, c'est ça qui rend possible me semble t-il, un rapport qui ne soit pas entièrement paranoïaque au Un. S'il n'y a pas ça, le spéculaire comme tel n'admet pas l'autre, n'admet pas la dimension de l'autre. Et il me semble que c'est cela que nous désignons comme le narcissisme, le champ du narcissisme.

Et c'est comme ça que je l'entends quand je mesure, pour ma part, les incidences de ce narcissisme dans la clinique contemporaine, parce qu'il y en a beaucoup, j'y reviendrai tout à l'heure. Pourquoi est-ce qu'il y en aurait plus aujourd'hui qu'avant ? De fait il y en a plus, il me semble, aujourd'hui qu'avant. S'il n'y a pas cette immersion dans l'Autre que j'évoquais à l'instant, et ce tiers, ce jeu de l'objet mis en position tierce par rapport à cette ambiguïté spéculaire, s'il n'y a pas ça nous sommes dans une structure, je l'évoquais à l'instant, transitiviste, mais nous pourrions dire aussi une structure qui n'admet pas d'autre autre que Un. C'est-à-dire quelque chose d'absolument intolérable. Et c'est bien effectivement ce dont nous rendent compte les sujets qui sont dans cette difficulté. Ça rend le rapport au Un intolérable, ou au moins très difficile, et quand je dis le rapport au Un, j'entends bien sûr le rapport au phallique. Parce que c'est le phallique qui est impliqué, le phallique imaginaire, c'est cette dimension qui est impliquée dans la tenue de l'image spéculaire que l'enfant reçoit tout d'abord comme autre. Comme vous le savez — je ne m'étends pas trop là-dessus encore que ça le mériterait — dans les cas où il y a médiation de cet objet tiers et des éléments symboliques, ça va permettre à l'enfant de questionner du côté de l'Autre cet objet, justement, que Lacan ensuite écrira comme objet petit *a*, ça permet à l'enfant de questionner ça. Et le questionnant, de recevoir comme il le pourra son rapport à cette image et à ce moi. Si cela n'est pas possible, que va t-il se passer ? Nous aurons notamment ce que nous entendons sous le terme de psychose. Mais nous pourrions avoir affaire aussi — j'ai été très intéressé par ce que nous a apporté M. Zagury ce matin — à ce que nous appelons la perversion, en ayant parfois du mal à exactement préciser ce que nous entendons par là. Sauf, comme le disait M. Zagury, à se donner le confort de dire : voilà, il y a une structure perverse, et les choses sont simples à cet égard. Mais en l'écoutant je repensais à cette façon dont Lacan désigne la perversion quand il dit à plusieurs

endroits de son séminaire comment la perversion, c'est le fait de vouloir faire consister l'autre, de le rendre consistant, c'est-à-dire répondre par là, d'une certaine manière, à la difficulté que pose le narcissisme.

On peut y répondre de la façon psychotique, quand il n'y a pas cette issue de la symbolisation possible, quand il n'y a pas cette issue d'un jeu possible avec l'objet, avec le manque, avec la question du désir de l'autre.

On peut répondre aussi sur le mode de la perversion, qui consiste à essayer de faire consister cet autre, c'est-à-dire de le boucher. L'angoisse, angoisser l'autre, est une façon certainement efficace de boucher cet autre avec de la jouissance. Se faire l'instrument zélé d'une cause en est une autre, et l'on s'aperçoit ainsi, comme le dit d'ailleurs Lacan quand il parle des Croisés par exemple, on s'aperçoit que n'importe quelle cause avancée ou promue de cette manière, c'est-à-dire prétendant saturer l'équivocité du champ de l'Autre, ressortit du domaine de la perversion en ce sens-là. Et c'est donc aussi en ce sens une tentative de sortir de l'impasse narcissique, de l'impasse spéculaire.

Donc cette rencontre avec le Un, pour revenir à cette façon d'aborder la question, n'est tolérable que par l'incidence, comme je le disais, de la représentation symbolique sur cette structure spéculaire. Mais c'est difficile, c'est complexe. Parce que par exemple, quand l'enfant reconnaît son image, au moment où cela se fait, comme le souligne Lacan, c'est une jubilation, l'enfant jubile, il triomphe, il produit des mimiques illuminatives, etc. C'est effectivement très remarquable parce que c'est là la première fois, c'est le moment initial où l'enfant va éprouver une jouissance qui n'est pas complètement ou exclusivement rapportable au champ de l'Autre. Ça ne veut pas dire qu'elle ne lui est pas rapportable, elle reste bien sûr liée au champ de l'Autre et même certes pour beaucoup, et fondamentalement. Mais cette jouissance de l'enfant n'est pas complètement ou exclusivement rapportée au champ de l'Autre, parce que c'est bien aussi et en même temps une jouissance que l'enfant éprouve à partir de son corps reçu et saisi comme unité, et c'est la première fois que ça se passe comme ça. Donc on pourrait dire effectivement : il jubile parce qu'il éprouve quelque chose d'une unité liée au réel du corps, c'est bien là le moment initial de quelque chose qui mérite d'être relevé comme tel. Et c'est ce qui fait l'importance de ce texte sur le stade du miroir.

Là où les choses sont complexes, difficiles et paradoxales, c'est qu'au moment où il éprouve ça, l'enfant est peut-être le plus radicalement pris dans son aliénation dans l'Autre. Donc au moment où il s'éprouve comme Un,

sans le savoir bien sûr il est aussi et en même temps au plus radical de son aliénation dans l'Autre.

Vous voyez que cette rencontre avec le Un, elle a de quoi nous laisser en difficulté, et tout est à faire à partir de là.

Cette difficulté du narcissisme que rencontre chacun, que nous avons tous rencontrée, est d'autant plus difficile quand les coordonnées symboliques dont je vous parlais sont précaires, et surtout quand elles ne font pas — c'est là que nous rejoignons la clinique contemporaine — quand ces coordonnées symboliques ne font pas aisément l'objet d'une lecture pour le sujet, d'une lecture possible, autrement dit de la mise en jeu d'une équivoque.

Parce que c'est ça que nous faisons quand nous essayons d'aménager comme nous pouvons notre relation avec ce Un : nous équivoquons. Il n'y a pas d'autre façon de faire que cette équivoque. Elle joue du signifiant comme autre, comme différent de lui-même, comme trait unaire et non comme Un. C'est l'usage métaphorique, voire poétique, du signifiant. L'équivoque ne fait pas forcément des miracles, mais elle dénoue des choses, et elle peut nous rendre moins paranoïaques à l'égard du Un. Mais aujourd'hui la lecture n'est pas quelque chose dont on peut dire que c'est régulièrement assuré pour les enfants, ni pour les adolescents, ou même les adultes. Et nous observons en clinique de façon très diverse ce qui nous paraît être lié à l'incidence de ce champ narcissique, c'est-à-dire comment les sujets, enfants, adolescents ou adultes ont du mal à pouvoir lire ce qui fait le rapport signifiant au phallique ou à l'objet. Et du coup ça donne cette ambiance d'effraction toujours assez proche, de paranoïa ordinaire, de fragilité narcissique, que nous observons de plus en plus souvent dans notre travail.

Le principe de la lecture, qu'est-ce ? Sinon une tentative de lier ce qu'on lit en fonction d'une sexualisation de la jouissance : c'est ça qui rend un enfant curieux de la lecture et c'est ça aussi qui la rend si difficile dans le cas d'un rapport paranoïaque au Un. Ce qui rend la lecture possible, c'est une sexualisation de la jouissance, et aujourd'hui comme vous le savez la sexualisation de la jouissance n'est pas quelque chose sur quoi nous pouvons régulièrement compter. Nous pouvons compter dessus parfois mais pas toujours, ce qui nous pose aujourd'hui des questions inédites quand nous avons affaire à des sujets pour qui ce n'est pas quelque chose d'acquis.

Une dernière chose, qui nous intéresse beaucoup en ce moment, également à porter du côté de ce registre du narcissisme. J'évoquais l'ambiance de paranoïa ordinaire, d'effraction toujours proche, etc., et l'attraction exercée aujourd'hui par les religions. Disons-le quand même simplement, une religion c'est une sorte de liaison narcissique étendue, d'extension variable. La psychologie des foules aussi est liée à cette difficulté du narcissisme et à une manière possible, pas la plus heureuse certes, d'en supporter les effets, et notamment ces effets paranoïaques que j'évoquais.